

Annexe 2

Les yeux ouverts, Marguerite Yourcenar, entretiens avec Matthieu Galey, 1980

1- « ...si on fait parler le personnage en son propre nom, comme Hadrien, (...) on se met à la place de l'être évoqué ; on se trouve alors devant une réalité unique, celle de cet homme-là, à ce moment-là, dans ce lieu-là. Et c'est par ce détour qu'on atteint le mieux l'humain et l'universel. »

2- « *Mémoires d'Hadrien* n'est possible qu'à un moment de l'Histoire où les choses vont déjà relativement mal, c'est à dire qu'elles sont en train de s'user – l'usure du monde antique y est très sensible – et en même temps on peut encore croire que cela va durer. Cinquante ans plus tard, il était trop tard, et cinquante ans plus tôt, il était trop tôt : on ne se serait pas rendu compte de cette fragilité. De nouveau, c'est à cause de ces coordonnées précises que nous pouvons tirer d'un moment passé des leçons valables pour nous, bien que le personnage, dans cette lettre ou dans ce monologue, ne semble parler qu'en son propre nom. »

3- « Quand on écrit sur un personnage de roman, à mon avis, il faut en savoir infiniment plus qu'on en dit. C'est toujours la comparaison usée de la pointe de l'iceberg. Pour Hadrien, par exemple, il y a toutes les années de jeunesse, les années de guerre, les années d'ambition au cours desquelles il s'efforce de devenir tour à tour officier dans l'état-major de Trajan, consul, gouverneur... Nous n'en savons presque plus rien ; il faut pourtant tâcher de tout savoir, de tout recréer à travers les documents du temps et le *curriculum vitae* des autres grands fonctionnaires ; il faut être capable de pouvoir tout dire, mais ne pas le dire parce que ce n'est pas important. »

4- « Je crois que la plupart des gens se font des idées erronées sur l'érudition, sur la manière dont un écrivain, qui est par définition « créateur » (une expression idiote, mais c'est celle qu'on emploie aux États-Unis), disons plutôt poète, comme les Allemands, c'est-à-dire dépendant de son imagination, de ses émotions, entre dans le monde de l'érudition. Les Français surtout s'imaginent qu'on va se plonger dans les livres du matin au soir, comme les rats de bibliothèque des romans d'Anatole France. Les Américains vous disent : « Ah oui, vous faites des recherches ! » et ils vous voient, partant d'un pas allègre, avec une serviette sous le bras, pour aller travailler dans une bibliothèque jusqu'à la fermeture.

Mais ce n'est pas comme ça que les choses se passent. Quand on aime la vie, je dirais sous toutes ses formes, celles du passé autant que celles du présent – pour la simple raison que le passé est majoritaire, comme dit je ne sais quel poète grec, étant plus long et plus vaste que le présent, surtout l'étroit présent de chacun de nous –, il est normal qu'on lise beaucoup. Par exemple, pendant des années, j'ai lu la littérature grecque, souvent d'une façon intense, pendant de longues périodes, ou au contraire, par-ci, par-là, en voyageant avec tel ou tel philosophe ou poète grec dans ma poche. À la fin, je m'étais reconstruit la culture d'Hadrien : je savais à peu près ce qu'Hadrien lisait, ce à quoi il se référait, la manière dont il a envisagé certaines choses à travers les philosophes qu'il avait lus. Je ne me suis pas dit : « Il faut écrire sur Hadrien et s'informer de ce qu'il pensait. » Je crois qu'on n'y arrive jamais de cette manière-là. Je crois qu'il faut s'imprégner complètement d'un sujet jusqu'à ce qu'il sorte de terre, comme une plante soigneusement arrosée. »